



André Durand présente

**‘ ‘Une nuit que j’étais
près d’une affreuse Juive’ ’**

poème de Charles BAUDELAIRE

dans

‘ ‘Les fleurs du mal’ ’
(1861)

*Une nuit que j’étais près d’une affreuse Juive,
Comme au long d’un cadavre un cadavre étendu,
Je me pris à songer près de ce corps vendu
À la triste beauté dont mon désir se prive.*

*Je me représentai sa majesté native,
Son regard de vigueur et de grâces armé,
Ses cheveux qui lui font un casque parfumé,
Et dont le souvenir pour l’amour me ravive.*

*Car j’eusse avec ferveur baisé ton noble corps,
Et depuis tes pieds frais jusqu’à tes noires tresses
Déroulé le trésor des profondes caresses,*

*Si, quelque soir, d’un pleur obtenu sans effort
Tu pouvais seulement, ô reine des cruelles !
Obscurcir la splendeur de tes froides prunelles.*

Commentaire

Le jeune Baudelaire, qui menait une vie de bohème au Quartier Latin, s'était lié, dès avant son voyage à l'île Bourbon, à une prostituée juive du quartier Bréda (IXe arrondissement) au corps brun et luisant, nommée Sarah, qui montrait un mélange de sottise, de luxure et de gourmandise, auprès de laquelle il satisfaisait sa pulsion sexuelle (elle lui avait d'ailleurs fait contracter une maladie vénérienne), pour laquelle il éprouvait une sorte de compassion tendre, même si elle l'avilissait et le détournait de sa voie.

Elle lui inspira plusieurs poèmes d'un fougueux réalisme à la Pétrus Borel : le poème de jeunesse "*Je n'ai pas pour maîtresse une lionne illustre*", et deux poèmes des "*Fleurs du mal*", "*Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle*" (XXV), et celui-ci auquel il ne donna pas de titre et qu'on identifie par son premier vers.

Mais, depuis, il s'était vraiment attaché à une mulâtresse, qui se faisait appeler Jeanne Duval, qui avait été la maîtresse de son ami Félix Tournachon (qui allait s'illustrer comme aéronaute et photographe sous le nom de Nadar) qui la lui fit découvrir. Mais leur relation était orageuse, et il lui arrivait de le quitter. On peut supposer que ce qu'il rapporte dans le poème, c'est justement, tandis qu'étant, lors d'une de ces séparations, retourné auprès de Sarah, et passant une nuit avec elle, il n'avait pu, dans la déception ressentie, que revenir en pensée à Jeanne Duval.

On constate d'ailleurs que trois vers seulement sont consacrés à la prostituée, qui le laisse indifférent, une fois la pulsion satisfaite, et que le reste du poème est l'imagination de la maîtresse qu'il aime ou, du moins, désire. Ainsi, si, étant formé de deux quatrains et de deux tercets, c'est un sonnet, il ne présente pas l'habituelle opposition entre les premiers et les seconds.

Premier quatrain

Au premier vers, on pourrait voir dans la mention d'«*une affreuse Juive*» la volonté de Baudelaire de s'inscrire contre le thème récurrent de la «*belle Juive*» qui, depuis Abigaïl dans "*Le juif de Malte*" de Marlowe et Jessica dans "*Le marchand de Venise*" de Shakespeare, puis Rebecca dans "*Ivanhoé*" de Walter Scott, chez Balzac, ou dans l'opéra "*La Juive*" d'Eugène Scribe et de Jacques Fromental Halévy, triomphait en ce milieu du XIXe siècle, nourrissant d'ailleurs toutes sortes de fantasmes dans les esprits d'hommes principalement non juifs.

Mais il reste que Sarah avait perdu ses cheveux (elle pouvait les avoir rasés selon la coutume de la secte hassidique), et que ses yeux étaient de travers. D'ailleurs, Baudelaire l'appelait Louchette, et son ami Le Vavasseur se moquait d'elle dans des vers amusants :

«Hélas je ne puis me défendre
De ses deux regards assassins,
De ses yeux qui faisaient les saints
Et qui louchaient d'un air si tendre. [...]
Enfants, ne soyez pas jaloux,
Hier, en jouant, j'ai fait le Sioux,
Et j'ai dérangé sa perruque.»

Plus grave, un autre ami, Prarond maudissait cette femme qui avait détourné Baudelaire des chemins de la vertu pour lui apprendre «*Du vice et de l'amour les secrets monstrueux*». Mais il disait aussi qu'elle était «*belle et de naissance juive*». Et c'était bien pour cela qu'elle trouvait des clients, et que Baudelaire, s'il avouait l'indignité de cette liaison, allait, quand Jeanne lui échappait, quand le désir sexuel le tenaillait, chercher une lamentable consolation auprès de cette «*pauvre impure*» qui, du moins, berçait et réchauffait son cœur.

Au vers 2, on constate que leur coït les laisse dans un épuisement et une indifférence que rend bien la répétition expressive du mot «*cadavre*», comme son enchaînement entre «*au long*» et «*étendu*», l'ensemble faisant un beau chiasme.

Et, déjà, la pensée du poète, s'éloignant de «*ce corps vendu*», suscite l'image de la femme à laquelle il est vraiment attaché : Jeanne Duval. Il lui attribue une «*triste beauté*», une beauté sérieuse et froide, qui n'autorise pas le rire, ce qui est bien l'image que Nadar laissa d'elle dans ses "*Souvenirs*",

décrivant sa voix comme sympathique, bien timbrée, étonnante dans ses notes graves, et concluant : «Tout cela, sérieux, fier, un peu dédaigneux même».

Mais l'hémistiche «*dont mon désir se prive*» n'est pas net : «dont mon désir est privé» conviendrait mieux. La nécessité d'une rime à «*Juive*» s'imposa ! Ce qui est net, c'est l'affirmation du désir sexuel (mais d'un désir paralysé devant l'étrangeté, la froideur, de cette femme) et non l'habituelle et conventionnelle prétention à l'amour !

Le quatrain enferme une phrase parfaitement divisée en quatre membres égaux

Second quatrain

Le portrait de Jeanne Duval se continue donc, et se précise. «*Sa majesté native*», «*son regard de vigueur*», ses «*grâces*» ont bien été confirmés par Théodore de Banville qui confia dans ses «*Souvenirs*» : «C'était une fille de couleur, d'une très haute taille, qui portait bien sa brune tête ingénue et superbe, couronnée d'une chevelure violemment crépelée, et dont la démarche de reine, pleine d'une grâce farouche, avait quelque chose à la fois de divin et de bestial».

Au vers 2, la nécessité de la rime conduit à une expressive inversion : le mot «*armé*», qui est propulsé plus loin, étonne. Et, après avoir été, au vers 3, confirmé par «*casque*», il va rimer avec «*parfumé*». Que la chevelure de Jeanne Duval soit une arme parce qu'elle exerce sa séduction sur lui, Baudelaire allait le dire avec plus de force encore dans d'autres poèmes comme «*La chevelure*» ou «*Parfum exotique*». Et, au vers 4, cette chevelure, son seul «*souvenir*» même, est désignée comme étant aphrodisiaque. Jeanne n'est plus simplement une belle mulâtresse, mais quelque Amazone guerrière, quelque Diane chasserresse invulnérable.

De nouveau, le quatrain enferme une phrase parfaitement divisée en quatre membres égaux.

Il n'y a pas d'opposition entre les quatrains et les tercets car ceux-ci ne font que compléter le portrait de la femme aimée, et donner un élan à cet amour.

Premier tercet

«*J'eusse*» indique bien la virtualité de la «*ferveur*» que le poète a déjà mise, voudrait avoir mis, se promet de mettre si l'infidèle revient à lui, dans ses baisers, dans ses «*caresses*», qu'il fera «*profondes*». Et le «*noble corps*», qui serait parcouru sur toute sa longueur, mérite bien un «*trésor*» !

Second tercet

Après la simple virgule sur laquelle se termine la précédente strophe, par un enjambement de strophe à strophe, la phrase se continue, avec une syntaxe d'ailleurs étonnante car, à la suite du conditionnel passé deuxième forme qu'est «*j'eusse*», on s'attendrait, au vers 13, à un plus-que-parfait : «*Tu avais pu*».

Car le poète exprime un regret qui indique qu'il conserve une certaine rancœur contre la dureté de Jeanne Duval, qui est superlativement qualifiée, selon le mot employé par les précieux pour désigner les femmes qu'il leur fallait longuement et parfois vainement courtiser, de «*reine des cruelles*». Souhaitant qu'elle se conduise comme la plupart des femmes, qu'elle se montre faible (pour le rassurer dans sa virilité !), il la voudrait capable de pleurer spontanément, ce qui atténuerait une «*splendeur*» trop impressionnante, sidéral, une froideur effrayante, les larmes venant les troubler, ce qu'exprime magnifiquement un dernier vers qui est bien la chute qu'on attend à la fin d'un sonnet !

Remarquons que les vers 13 et 14 rappellent ceux qui terminent le poème XXIV, lui aussi adressé à Jeanne Duval :

«*Et je te chéris, ô bête implacable et cruelle !
Jusqu'à cette froideur par où tu m'es plus belle.*»

Conclusion

Dans ce poème, Baudelaire, s'il manifesta le dégoût que lui inspira une prostituée, s'il tourna sa pensée vers la femme vraiment désirée, Jeanne Duval, traça d'elle le portrait intimidant et glacé d'une femme frigide (du moins avec lui), et, surtout, ne put taire les reproches qu'il lui faisait. Ainsi il indiqua bien qu'il n'appréciait les femmes qu'en tant qu'objets esthétiques et personnes qu'il aurait voulu pouvoir dominer et dont il craignait la force. Ainsi se dégage une conception pessimiste, un peu morbide même, de l'amour, qu'il voyait comme un sentiment obscur, une passion destructrice.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)